

LES INDO-EUROPÉENS ET L'ARCHÉOLOGIE

Bernard Sergent

1. La notion d'indo-européen est linguistique. Elle résulte de l'observation, faite dès le XVII^e siècle, et approfondie essentiellement par des travaux du XIX^e siècle, de l'étroit apparentement d'un grand nombre de langues s'étendant, d'est en ouest, du Bengale à l'Europe occidentale.

Les études linguistiques ont amené à réunir dans cette famille dite indo-européenne pour les raisons géographiques qu'on vient d'indiquer: les langues indo-iraniennes; «tokhariennes» (ou arsi-kuči; disparues); anatoliennes (disparues); arménienne; phrygienne (disparue); daco-thraces (disparues); grecques; illyriennes (disparues); albanaise; balto-slaves; germaniques; italiques; ligures (disparues); celtiques. L'appartenance de l'étrusque à cette famille est une question en cours de débat¹.

2. Les linguistes travaillant sur les parentés entre langues distinguent deux types d'apparement: les familles linguistiques génétiques et les familles linguistiques aréales.

Les premières sont d'origine commune: elles sont issues d'une même langue primitive qui s'est secondairement fragmentée, chaque segment subissant ensuite son évolution propre, l'ensemble des langues divergeant alors progressivement les unes par rapport aux autres. Ainsi, les langues latines, par exemple, ou les langues slaves, à l'intérieur de la famille indo-européenne, sont clairement génétiques: les premières sont issues du latin parlé à Rome, les secondes de la langue parlée par un peuple qui, il y a un millénaire et demi, habitait au nord des Carpathes orientales. On remarquera que la proximité de ces langues, qui permet encore souvent l'incompréhensibilité à l'intérieur de chacun des groupes, est fonction de l'âge relativement récent de l'éclatement de l'unité linguistique: environ un millénaire et demi dans l'un et l'autre cas.

Une famille aréale résulte des superpositions et entrecroisement d'isoglosses entre langues ayant longtemps voisiné, sans être pour autant d'origine commune: un exemple célèbre est celui des langues balkaniques contemporaines, qui, quoique distinctes (langues slaves du sud, langue roumaine, albanais) ont élaboré un certain nombre de traits communs. Un autre exemple est fourni par l'immense famille appelée classiquement «ouralo-altaïque», et dans laquelle on fait entrer les langues ouraliennes, turques, mongoles, tunguz. En l'état actuel des recherches, rien n'oblige à penser que ces langues sont d'origine commune; les incessants échanges entre groupes dans le nord de l'Eurasie ont par contre favorisé l'homogénéisation partielle des langues en question.

¹ Sur ce, B. Sergent, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Paris 1995, 148-50.

3. La famille indo-européenne, replacée dans ce cadre, appartient clairement à la première catégorie. La parenté des langues indo-européennes est étroite, étant à la fois grammaticale, syntaxique, phonétique, lexicologique. C'est-à-dire que la comparaison entre elles permet de reconstituer une flexion (nominale: déclinaisons; et verbale: conjugaisons) commune, des règles de régie entre constituants de la phrase, un phonétisme originel dont les phonétismes particuliers des langues dérivent par des évolutions rigoureusement coordonnées (notions de «loi phonétique», et d'équations phonologiques), enfin un très important vocabulaire commun, s'exprimant tant au niveau des racines communes (dites verbales) que des mots, grâce à une série de suffixes communs à tout ou partie de la famille et projetables ainsi au niveau indo-européen commun.

4. Les linguistes se partagent sur le statut des formes (phonétiques, lexicologiques) reconstituées. Ont-elles un statut objectif, c'est-à-dire, reconstitue-t-on par elles d'authentiques mots d'une langue disparue, l'indo-européen ? Ou bien ne sont-elles que des équations, des outils de travail permettant l'exploration toujours plus approfondie des matériaux constituant des langues historiquement attestées ?

Cette question d'épistémologie linguistique n'a pas d'incidence sur la conséquence historique qu'il y a à tirer de la définition de la famille indo-européenne comme génétique: dans l'un et l'autre cas, postuler une langue disparue implique la postulation de ses locuteurs.

C'est-à-dire, la famille linguistique indo-européenne étant de type génétique, la notion d'un groupe d'hommes, d'une société, ayant parlé la langue originelle d'où procèdent par évolutions divergentes les langues historiques est une nécessité logique².

5. Dès les premiers pas de la recherche en indo-européanisme, la notion d'un «foyer originel» d'où se seraient dispersés les porteurs des formes ancestrales des langues historiquement attestées s'est imposée aux esprits. Au début du XVIII^e siècle déjà, le philosophe (et linguiste) Leibniz envisageait, pour les raisons de répartition géographique déjà indiquées, la zone des steppes du sud de la Russie comme foyer initial de dispersion.

La recherche archéologique n'avait pas alors commencé, et toute hypothèse de ce type restera spéculative jusqu'au XX^e siècle, en l'absence de tout moyen de

² Sur ce, voir la discussion rigoureuse de J. Untermann, *Ursprache und geschichtliche Wirklichkeit: der Beitrag der Indogermanistik zu den Ethnogeneseisfrage*, in *Studien zur Ethnogenese*, Opladen, Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften 72, 1975, 133-64, qui montre que, quelles que soient les théories explicatives proposées, généralement valables pour rendre compte d'un stade donné du développement des langues indo-européennes, «on est toujours renvoyé, au-delà, au modèle de l'arbre généalogique, donc à l'idée d'un noyau originel parlant une langue (ou un groupe serré de dialectes) qui est bien l'ancêtre des langues indo-européennes historiques» (M. Rodinson, compte-rendu de J. Untermann, *Ursprache, cit.*, BSL 82, 1987, 163). Le «groupe serré de dialectes» lui-même (dont a parlé Meillet) implique la scission en fragments d'une langue unique initiale.

recoupement «sur le terrain». Au XIXe siècle, la plupart des auteurs envisagent une origine asiatique pour les Indo-Européens³.

6. L'archéologie se développe dès la fin du XVIIIe siècle et prend son essor au XIXe.

La linguistique comparée indo-européenne est alors en situation de demande par rapport à l'archéologie: puisqu'elle implique l'expansion et la divergence d'un peuple de telle sorte que des langues aient été portées sur un territoire immense, s'étendant de l'Inde orientale à l'Atlantique, l'archéologie est requise d'apporter un éclaircissement décisif sur le processus en cause.

Seule la multiplication des fouilles et des synthèses, la mise au point d'une chronologie précise et d'une cartographie des civilisations préhistoriques permettront de faire des hypothèses. Ce stade commence à être atteint à la fin du XIXe siècle.

7. L'archéologie mettra cependant encore trois quarts de siècles à fournir une réponse adéquate au problème posé par la linguistique comparée.

En attendant, l'abondance du matériel recueilli dans la seconde moitié du XIXe siècle permet les premières hypothèses archéologiques.

Le premier, au tout début de ce siècle, l'archéologue allemand Georg Kossinna pense pouvoir reconstituer les «raids» (*Züge*) par lesquels les différentes langues indo-européennes ont été portées, au départ de l'Allemagne du nord, dans toutes les directions, en une vingtaine d'expansions successives.

8. Le caractère entièrement arbitraire des *Züge* de Kossinna a été immédiatement dénoncé⁴. Mais son hypothèse porte un triple enseignement:

a) Kossinna dépendait d'hypothèses antérieures qui, dans les années 1880, pour des raisons anthropologiques racistes, avaient localisé le foyer originel de dispersion des Indo-Européens en Allemagne du nord: la recherche archéologique s'est ainsi trouvée dès le début engagée et pré-déterminée par une vision nationaliste du problème. La conception de Kossinna se relie directement au mélange idéologico-scientifique qui s'organisait en Allemagne depuis la fin du XIXe siècle et amènera aux aberrations nazies.

b) Le caractère arbitraire de ses hypothèses est la rançon, inévitable, de l'impossibilité structurelle dans laquelle se trouve l'archéologie de prouver quoi que ce soit sur le caractère d'un groupe humain défini uniquement par des objets matériels, c'est-à-dire en l'absence de documents linguistiques. En somme, la linguistique comparée exige de l'archéologie qu'elle prolonge vers le passé la recherche pour elle limitée par l'âge des textes (les plus anciens, dans le domaine indo-européen, sont du IIe millénaire avant notre ère, en Anatolie et en Grèce), mais en même temps toute hypothèse

³ Pour l'historique de ces hypothèses, et des premiers travaux sur les langues indo-européennes, B. Sergent, *Les Indo-Européens*, cit., 20-64.

⁴ G. Kossina, *Die indogermanische Frage archäologisch beantwortet*, ZfE 34, 1902. Et contra S. Feist, *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, Berlin 1913.

requerrait une vérification linguistique des identifications, vérification précisément impossible en l'absence de texte.

Une telle aporie ne peut se résoudre que, 1^o) par une connaissance rigoureuse du dossier indo-européen; et 2^o) par une grande prudence herméneutique.

c) Qu'une hypothèse aussi artificielle que celle de Kossinna ait pu être produite témoigne de ce qui sera pendant des décennies la croix que devra porter l'archéologie: en fait les hypothèses d'identification archéologique des Indo-Européens ont été faites à une époque où l'état d'avancement des connaissances archéologiques sur les différents domaines géographiques était extrêmement inégal. Toutes étaient donc prématurées.

9. Ces trois raisons ont co-agi pour multiplier, pendant les trois premiers quarts du XX^e siècle, et encore, parfois, de nos jours, les hypothèses.

On trouvera, dans le beau livre publié par Pedro Bosch-Gimpera, en espagnol, en 1961, et dans sa traduction en français par les soins de Raymond Lantier, en 1964, l'essentiel des hypothèses jusqu'à cette date. Il n'entre pas dans le cadre de cet article de les examiner toutes.

On éliminera sans autre forme de procès:

– les hypothèses évidemment nationalistes, qui consistent pour les intellectuels de tel ou tel peuple, de proclamer leur propre pays foyer commun de divergence des Indo-Européens, et dès lors leur propre peuple principal, ou «plus pur», etc., descendant des Indo-Européens.

– les hypothèses spéculatives qui se fondent sur un seul ordre de données, isolé arbitrairement du (complexe et immense) dossier indo-européen: l'une, pour des raisons astronomiques, veut faire venir les Indo-Européens des régions polaires; une autre, en fonction de données génétiques, veut les faire venir de l'Inde; etc.

– les hypothèses faites par des auteurs (généralement des archéologues !) n'ayant qu'une connaissance incomplète du dossier indo-européen. Celle qui veut par exemple que les peuples indo-européens prolongent, en leurs localisations historiques, des installations remontant au Paléolithique néglige ce fait essentiel qu'il y a un mot indo-européen commun pour «cuivre/bronze» (latin *aes*, gotique *ais*, sanskrit *ayah*, avestique *ayô*, formes qui impliquent un indo-européen commun **ayos*), alors qu'il n'y en a pas pour «fer»: la seule explication de cet état de fait est que les Indo-Européens se sont dispersés postérieurement à l'acquisition de la métallurgie du cuivre et antérieurement à l'acquisition de la métallurgie du fer. L'existence de tout un vocabulaire concernant l'élevage (il y a des mots indo-européens communs pour «bovin» **g^wous*, «bovin entier domestique», **tauros*, «porc», **sus*, «ovin», **peku-*, et **owis*, «cheval», **ék^wos*, «chien», **kwôn*), et même le char ou véhicule à roue (mots indo-européens communs pour «roue», **k^weklos*, «char», *rotos*, «essieu», **aks-*, «timon», **oisâ*, «joug», **yugom*) impliquent également une dispersion finale postérieure au milieu du I^{er} millénaire. La thèse, récente, et célèbre, de Colin Renfrew, sur une origine balkanique et au-delà anatolienne des Indo-Européens néglige ce fait,

essentiel lui aussi, que le vocabulaire reconstituable indo-européen au sujet des noms de plantes cultivées est extrêmement faible: on n'a en indo-européen qu'un seul nom de céréale attesté à la fois dans les langues orientales et dans les langues occidentales, grec *zeiai*, «épeautre», lithuanien *javas*, «céréales», sanskrit *yava-*, avestique *yava-*, «céréale, orge», hittite *ewa*, «une céréale (sans doute l'orge)», le tout d'un i.-e. **yewos*. La civilisation reconstituable pour les Indo-Européens communs n'a rien à voir avec la riche agriculture de l'Europe néolithique balkanique et danubienne.— Par contre, plusieurs mots désignant des céréales, des fruits, des légumes, sont communs à plusieurs langues indo-européennes d'Europe, et sont inconnus aux langues indo-européennes orientales: ce qui s'explique au mieux par un emprunt des Indo-Européens aux agriculteurs néolithiques européens, emprunt que les Indo-Européens de l'est n'auraient pu faire⁵.

10. De nos jours, deux thèses principales regroupent la grande majorité des auteurs qui se sont exprimés sur cette question. Mais leur répartition très inégale témoigne exactement à la fois de l'état d'avancement des connaissances et du poids des nationalismes dans l'histoire du domaine indo-européen.

11. L'une prolonge, aménagée, l'ancienne thèse de Kossinna. L'aménagement, opéré immédiatement après les premiers travaux de cet auteur par des savants comme Matthäus Much et Hermann Hirt, a consisté à faire glisser vers le sud, donc vers l'Allemagne moyenne et méridionale, le foyer de dispersion des porteurs de langues indo-européennes. Ce glissement a l'avantage de rattacher ces Indo-Européens primitifs à la fameuse grande civilisation néolithique danubienne, dont les aspects extrêmement brillants ont été progressivement révélés par la multiplication des fouilles en Europe centrale.

Trois observations peuvent être faites sur ce point:

a) cette thèse avait davantage de cohérence dans la première moitié du siècle, lorsqu'il était couramment admis que la dispersion des Indo-Européens remontait au II^e millénaire avant notre ère (chiffre fréquemment rencontré dans la littérature; même après la découverte des langues anatolienne...): comme la majorité des langues indo-européennes se trouve en Europe, et qu'on disposait ainsi d'un laps de temps assez bref pour envisager des mouvements de peuples, il était logique de faire provenir les différents peuples directement des foyers de haute culture d'Europe centrale.

Il est vrai que cette interprétation laissait entièrement de côté la question de l'origine des peuples de langue indo-iranienne, qui n'a jamais été résolue dans le cadre de cette hypothèse. D'autre part, la découverte, depuis 1915, des langues anatoliennes (hittite, palaïte, luwite), parlées dès la fin du III^e millénaire en Anatolie, le déchiffrement, en 1953, des documents rédigés en Linéaire B, à Pylos, Cnossos, Mycènes, Thèbes, qui révélait qu'ils notaient déjà du grec, vers le XIII^e siècle avant notre ère; enfin, l'identification d'un certain nombre de noms dans des textes du Proche-Orient, entre le XVII^e et le XII^e siècles avant notre ère, comme indo-aryens,

⁵ Sur ce sujet, B. Sergent, *Les Indo-Européens*, cit., 176-77, 181.

et non pas indo-iraniens communs – tous ces faits, donc, montrent que dès le II^e millénaire les langues indo-européennes (ici, trois langues anatoliennes, le grec, le vieil-indien) étaient nettement et clairement différenciées. La période d'unité ne peut être que très antérieure. Celle même des Indo-Iraniens, dont tous les spécialistes s'accordent pour juger leurs langues, en leur état ancien (védique, avestique) très proches, ne peut remonter qu'au III^e millénaire, puisque des locuteurs du sanskrit védique se répandent de l'Iran à la Palestine dès le XVII^e siècle avant notre ère.

b) Cette thèse se heurte au fait, soulevé à l'instant, que la riche agriculture de l'Europe danubienne ne se reflète nullement dans le vocabulaire botanique hérité par les différentes langues. Par contre, elle s'alimentait (et s'alimente encore) de considérations du genre de celle-ci (qu'on appelle pompeusement 'paléontologie linguistique'): l'indo-européen ayant un nom pour le 'hêtre', un autre pour le 'saumon', il s'ensuit que les Indo-Européens vivaient dans une région où se rencontraient à la fois le hêtre et le saumon – nécessairement, l'Europe moyenne et du nord.

Il est remarquable ici qu'un auteur tel que Victor Hehn, dès 1870, prenant en considération, non pas un ou deux noms de plante ou d'animal, mais l'ensemble du dossier linguistique, déduisait des données comparatives que les Indo-Européens n'avaient pu avoir une agriculture aussi riche que celle du Proche-Orient (raisonnement qui vaut aussi face à l'agriculture néolithique danubienne) et concluait que les Indo-Européens communs avaient dû venir d'Asie avec une agriculture assez pauvre et un élevage beaucoup plus développé.

Quant aux arguments tirés de la 'paléontologie linguistique', il a été prouvé depuis longtemps qu'elle est manipulable: le sens d'un mot pouvait changer en fonction des changements de lieux d'habitat d'une population, et le mot pour 'saumon' n'ayant cette signification que dans certaines langues précisément européennes, et non en arsi-kuči où le même terme a la signification plus large de 'poisson', il est impossible de déterminer à priori si le terme a signifié d'abord 'poisson' puis s'est spécifié en Europe du nord-ouest, ou au contraire si le sens de 'saumon' est premier et s'est perdu dans une région de l'Eurasie où il n'y avait plus cet animal.

c) Cette thèse danubienne a 'pris' essentiellement en Allemagne, où elle est née et où elle conforte des relents nationalistes qui s'expriment également dans le terme employé pour désigner les Indo-Européens, 'Indogermanen', c'est-à-dire textuellement 'Indo-Germains', là où tout le reste du monde n'emploie plus désormais qu' 'Indo-Européens'. C'est encore de nos jours la thèse dominante en ce pays: elle s'exprime dans les travaux les plus récents, tels ceux de Bernfried Schlerath ou de Lothar Kilian.

12. L'autres est la thèse dite 'pontique', dont la principale théoricienne fut l'archéologue américaine, d'origine lithuanienne, Marija Gimbutas, décédée récemment. C'est la thèse aujourd'hui soutenue par l'immense majorité des

spécialistes (non Allemands) de la question indo-européenne⁶. C'est qu'elle a de puissants arguments, plus qu'aucune proposée par ailleurs.

Apparue précocement dans la littérature (avec Leibniz, ci-dessus), elle ne pouvait s'ancrer dans la réalité documentaire qu'à une double condition, tardivement réalisée:

- d'une part la multiplication des fouilles dans les parties européenne et asiatique de l'URSS et l'établissement d'une chronologie rigoureuse entre les cultures découvertes parmi les milliers de sites funéraires des steppes pontiques;
- d'autre part la mise en lumière de mouvements issus des steppes vers l'Europe, capables de supporter l'idée d'un apport de populations et de langues.

Cette double condition s'est progressivement réalisée, surtout après la Seconde Guerre Mondiale.

D'une part, en effet, les archéologues soviétiques ont été en mesure d'établir une chronologie des différentes cultures qui se sont succédées dans les steppes depuis le Néolithique, en particulier durant le Chalcolithique. Elles sont aujourd'hui bien connues.

D'autre part, l'identification du matériel archéologique en Europe orientale a permis de repérer un grand nombre d'infiltrations de traits culturels originaires de la région des steppes pontiques.

Par ailleurs, les travaux menés semblablement dans la partie asiatique de l'URSS ont révélé des expansions, d'abord vers l'Asie centrale, puis vers la Sibérie, de la culture des steppes pontiques.

13. La thèse d'une origine pontique des Indo-Européens a été soutenue dès les premières connaissances acquises sur ces derniers points, par des auteurs comme Otto Schrader, Georges Poisson, Gordon Childe⁷. Mais elle n'a pu s'imposer que dans les années 1960, à partir des travaux de Marija Gimbutas, qui ont fait connaître en occident l'essentiel des travaux soviétiques.

Auparavant, une sorte de thèse synthétique avait été opérée, qu'on trouve sous la plume d'auteurs soviétiques, sous celle de P. Bosch-Gimpera, ou encore de M. Gimbutas elle-même en son premier article, en 1952. Cette thèse tente de concilier celle, alors majoritaire, d'une origine danubienne des Indo-Européens, et la thèse pontique, qui (ci-dessous) a l'avantage d'expliquer la répartition asiatique des Indo-Européens, ce que ne peut faire la thèse 'danubienne'.

Dès 1977 le linguiste espagnol Antonio Tovar dénonçait cette thèse synthétique comme opportuniste: elle revenait à essayer de concilier l' 'ancien' (la thèse danubienne, obsolète aux yeux de cet auteur comme de la majorité des con-

⁶ Bibliographie complète jusqu'à 1995 *ibidem*, 59-60.

⁷ O.H. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte zur Erforschung des indogermanischen Altertums*, Jena 1883 (2e éd. 1890, complétée; 3e éd. I, 1906, II, 1907 [réimpr. Hildesheim 1980]); G. Poisson, *Les Aryens. Étude linguistique, ethnologique et préhistorique*, Paris 1934; G. Childe, *The Dawn of European Civilisation*, 1e éd., Londres 1925; Id., *The Aryans. A Study of Indo-European Origins*, Londres 1926.

temporaires) et 'le nouveau', c'est-à-dire la thèse pontique⁸, désormais défendue dans toute sa rigueur par M. Gimbutas, depuis son livre de 1956⁹.

Cette thèse 'à deux têtes' est en effet indéfendable. Pour qu'elle le soit, il faudrait que soit prouvable – certains auteurs ont naturellement tenté de le faire¹⁰ – l'origine danubienne de la plus ancienne culture pontique chalcolithique, dite culture de Samara. Or, ni dans le type de tombes, ni dans celui d'habitat, ni dans l'outillage lithique, ni dans le matériel agricole cette culture n'a de points communs avec le matériel des cultures néolithiques d'Europe centrale. En fait aussi bien l'outillage lithique que la principale culture (le millet) orientent la recherche des origines de cette culture du côté des rivages orientaux de la mer Caspienne¹¹. Les origines de la culture pontique chalcolithique – dite par M. Gimbutas des Kourganes, en fonction du fossile archéologique le plus caractéristique, un tumulus bas recouvrant une fosse funéraire – sont donc asiatiques, et se trouvent dans les marges du domaine proche-oriental illustré par les hautes cultures du Croissant fertile. En somme, si les Indo-Européens étaient les hommes des Kourganes, ils ne peuvent avoir été ceux de l'Europe néolithique danubienne; et vice-versa.

14. La thèse de l'origine pontique des Indo-Européens repose en tout cas sur un faisceau de données concourantes et solides.

a) Chronologiquement, la culture chalcolithique de Russie méridionale remonte, en sa phase la plus ancienne, dite culture de Samara, sur la moyenne Volga, au début du Ve millénaire. C'est le temps requis, en fonction de l'état de divergence des langues indo-européennes attestées, pour en rendre compte (sept millénaires avant le présent; rappelons l'état de proximité qu'ont encore les langues qui ne se sont séparées que depuis un millénaire et demi).

b) Techniquement: la culture de Samara est la première phase de la culture chalcolithique dite de Sredni-Stog II, suivie de celle des 'Tombes à fosses' (en russe, *Yamnaya*), caractérisées par la connaissance de la technologie du cuivre, bientôt arsénié: et on a vu qu'il a existé un mot indo-européen commun pour 'cuivre/bronze'.

c) Historiquement, l'existence d'une zone première restreinte, sur la moyenne Volga, puis l'expansion rapide à l'ensemble des steppes jusqu'à l'Ukraine occidentale et la différenciation de cette culture en plusieurs groupes (Sredni-Stog II, Mikhajlivka, Azov-Dniepr, Novo Danilovka, etc.) sur un fond culturel commun marqué principalement par le type et les habitudes sépulcraux, répond fort exactement à ce que le

⁸ A. Tovar, *Krahes alteuropäische Hydronymie und die westindogermanischen Sprachen*, Sitzungsberichte der heidelbergischen Akademie der Wissenschaften, Philos.-historische Klasse, 1977, 24.

⁹ M.A. Gimbutas, *The Prehistory of Eastern Europe I, Mesolithic, Neolithic and Copper Age Cultures in Russia and the Baltic Area*, Peabody Museum, Harvard University, American School of Prehistoric Research 20, 1956.

¹⁰ W. Goodenough, *The Evolution of Pastoralism and Indo-European Origins*, in G.R. Cardona - H.M. Hoeningwald - A. Senn (ss la dir.), *Indo-European and Indo-Europeans*, Philadelphia 1970, 253-66.

¹¹ Sur ce, B. Sergent, *Les Indo-Européens*, cit., 431-34.

comparatisme linguistique faisait attendre: zone restreinte de locution d'une langue unique, puis partage en dialectes à la suite d'une expansion géographique.

d) Géographiquement, des infiltrations de cette culture se sont produites aussi bien vers l'Ouest, où elles ont rencontré les hautes cultures de l'Europe danubienne, se sont mêlées à elles avant de les bouleverser et de composer, avec leurs restes, de nouvelles cultures; et vers l'est, où la culture issue des steppes couvrit d'immenses espaces en plusieurs vagues, la dernière et la plus importante étant celle appelée culture d'Andronovo.

Cette culture des Kourganés de Russie méridionale est la seule connue archéologiquement qui ait ainsi connu une expansion à la fois vers l'Europe et vers l'Asie, au Chalcolithique.

e) Son élément le plus caractéristique est le tumulus funéraire. Or, si les modes d'habitats, les armements, les poteries, vont évoluer au cours des millénaires, se renouveler et parfois changer complètement, il y a au contraire une remarquable continuité des modes sépulcraux des Steppes chalcolithiques aux peuples indo-européens historiques: dans l'Antiquité, les Grecs, les Celtes, les Daco-Thraces, les Balto-Slaves, les Scythes, les Italiques faisaient des tumuli funéraires, l'Inde en garde le souvenir, et l'Ossétie les pratique encore de nos jours (les Ossètes sont des descendants des Alains, peuple scythique). Des kourganés aux temps historiques, sur quatre millénaires l'archéologie prouve le maintien de ce mode funéraire, les variations n'affectant que la taille des tumuli, leurs aménagements intérieurs, et l'importance des biens déposés avec les défunts.

f) Un élément essentiel est l'histoire du cheval. On sait 1^o) que le cheval a tenu une place considérable dans l'histoire des peuples indo-européens, tant d'un point de vue militaire que mythologique et rituel; 2^o) que c'est dans la zone des steppes, au Chalcolithique, au VI^e-Ve millénaire, qu'il a été domestiqué; 3^o) que c'est des peuples indo-européens aux autres qu'il a été transmis: les Grecs mycéniens l'introduisent en Grèce, les Anatoliens en Anatolie, les Indo-Arya au Proche-Orient, en Mésopotamie-Syrie-Palestine, où l'on possède rien moins que trois traités d'hippologie, utilisant des termes indiens, au II^e millénaire. C'est de Syro-Palestine qu'il passe en Égypte sous la XVIII^e dynastie, plus tard des peuples Iraniens et Arsi-Kuči d'Asie centrale à la Chine, plus tard encore de l'Iran à l'Arabie.

Or, les plus anciens témoignages de domestication du cheval appartiennent entièrement à la culture dite des Kourganés. Le tout premier est constitué par les petites statuettes en ivoire de têtes de chevaux portant des marques de harnachement, de S'eszee, site de la culture de Samara, vers -5000. Plus tard, le site de Dereivka, appartenant à un stade plus avancé (culture dite de Sredni-Stog II) du même ensemble culturel, en Ukraine, livre des crânes de chevaux témoignant d'une longue période de domestication, et des mors en bois de renne.

15. Les infiltrations des peuples des steppes vers l'Europe et vers l'Asie sont un fait bien reconnu par l'archéologie. En son livre de 1956, M. Gimbutas envisageait une seule 'invasion' des peuples des steppes vers l'Europe danubienne. Dans d'importants articles ultérieurs¹², elle définit un ensemble de quatre longues phases de diffusion, s'étalant sur trois millénaires. Il est intéressant de noter que la première expansion n'a pas été destructrice des cultures antérieures, et qu'il y a eu apparemment très longue cohabitation, pacifique, de la culture la plus orientale de l'ensemble danubien, dite du Cucuteni-Tripolje, avec les peuples des steppes qui ont répandu leurs tumuli entre les cités de cette culture. De bonnes raisons ont été fournies qui donnent à penser que cette première expansion des hommes des steppes était celle de transhumants, et qu'il y avait donc accord entre les sédentaires agriculteurs de Cucuteni-Tripolje et les pasteurs des steppes¹³.

Cette observation est importante, en ce qu'elle oblige à modifier l'image classique d'une expansion indo-européenne se faisant principalement sur le mode guerrier. Il en a certes été ainsi dans l'antiquité, mais la longue cohabitation, ou même symbiose, entre agriculteurs de Cucuteni-Tripolje et hommes des Steppes – elle dura plusieurs siècles – indique que la première expansion n'eut pas une forme guerrière. Certes, le rôle considérable joué par les rites, les mythes et les symboles guerriers chez les peuples indo-européens anciens implique l'importance des comportements guerriers chez les Indo-Européens encore unis¹⁴, et l'importance du cheval, celle des armes et des symboles déjà militaires chez les hommes de Kourganes la confirment. Mais il faut tirer de l'observation ci-dessus que la violence était initialement 'à usage interne', sans doute un peu comme dans l'Arabie pré-islamique, antérieurement à la fédération des tribus par Mohammed qui permit de mobiliser les forces internes contre l'extérieur. On doit penser que cette violence guerrière était essentiellement exprimée par des épreuves de caractère héroïque imposée aux jeunes gens au cours de rites initiatiques, comme dans nombre de sociétés 'primitives'¹⁵.

Ce n'est en effet que dans la phase Kourganes II que les mouvements d'expansion des hommes des Kourganes se font apparemment violents; il y a alors destruction et déplacement des cultures danubiennes, superposition des hommes des steppes aux populations antérieures et formations de nouvelles cultures. Dès lors se répandent, de

-
- 12 M.A. Gimbutas, *The Relative Chronology of Neolithic and Chalcolithic Cultures in Eastern Europe North of the Balkan Peninsula and the Black Sea*, in R.W. Ehrlich (ss. la dir.), *Chronologies in Old World Archaeology*, Chicago-Londres 1965; ead., *Mittel- und Nordeuropa et Osteuropa*, in M.-H. Alimen - M.-J. Steve (ss. la dir.), *Fischer Weltgeschichte I, Vorgeschichte*, Francfort 1966, 109-25, 125-47; ead., *The First Wave of Eurasian Steppe Pastoralists into Copper Age Europe*, *JIES* 5.4, 1977, 277-338; ead., *The Three Waves of Kurgan People into Old Europe, 4500-2500 B.C.*, *Archives suisses d'anthropologie générale*, Genève, 43, 1979, 113-36; ead., *The Kurgan Wave 2 (c. 3400-3200 B.C.) into Europe and the Following Transformation of Cultures*, *JIES* 8, 1980, 273-315; ead., *Remarks on the Ethnogenesis of the Indo-Europeans in Europe*, in W. Bernhard - A. Kandler-Parsson (éds.), *Ethnogenese europäischer Völker*, Stuttgart-New York 1986, 5-20.
- 13 En dernier lieu, D. Gheorgiu, *Horse Head Sceptres – First Images of Yoked Horses*, *JIES* 22, 1994, 221-49.
- 14 Cf. G. Dumézil, *Heur et malheur du guerrier*, Paris 1969 (réédition complétée, Paris 1985).
- 15 *Ibidem*; et B. Sergent, *L'homosexualité initiatique dans l'Europe ancienne*, Paris 1986; Id., *Les Indo-Européens, cit.*, 285-86.

l'Ukraine à la Turquie occidentale, les tumuli de type kourganes, de plus en plus grands, souvent surmontés d'une stèle gravée ou sculptée¹⁶ et couvrant des tombes individuelles où les corps sont souvent saupoudrés d'ocre, les forts élevés ('hill forts'), les objets de luxe appelés 'sceptres', andouillers sculptés en forme de tête de cheval, la poterie grise¹⁷. À leur tour, les vagues suivantes bouleversent l'état stabilisé issu de l'installation des hommes des steppes parmi les cultures de l'Europe danubienne néolithique, et naissent encore de nouvelles cultures. Il ne m'appartient pas, dans le cadre de cet article, de rendre compte de ces mouvements en détail. Un renvoi aux travaux de Marija Gimbutas ou de James Mallory est suffisant¹⁸.

16. Ainsi, en l'état actuel des connaissances, l'hypothèse pontique est de loin la plus efficace de toutes celles qui ont été proposées. Elle satisfait la demande de la linguistique touchant au caractère génétique de la famille indo-européenne, donc à l'expansion des peuples linguistiquement apparentés à partir d'une région géographiquement restreinte (en l'espèce, la moyenne Volga, à l'époque de la culture de Samara), à haute époque (le Ve millénaire), et de manière à rendre compte de la répartition tant asiatique qu'européenne de cette famille. De surcroît, elle fournit deux 'fossiles directeurs' de première importance – les tumuli funéraires et le cheval – qui tendent à confirmer l'identification des premiers porteurs de langues indo-européennes en cours de dispersion aux peuples de la culture des Kourganes.

Cette expansion de la culture chalcolithique de Russie du sud n'ont atteint ni l'Inde d'un côté, ni l'Europe occidentale de l'autre. Mais il est possible de prouver¹⁹ que l'ensemble des peuples historiquement de langues indo-européennes en Europe procède ultimement de la synthèse entre Néolithiques danubiens et hommes des steppes, et la même démonstration est possible en Asie où la culture d'Andronovo apparaît comme la véritable matrice d'où sont sortis les Indiens, du Proche-Orient puis de l'Inde, et plus tard les Iraniens²⁰.

Enfin, le fait de retirer son caractère indo-européen au grand ensemble néolithique danubien ouvre d'immenses horizons historiques. Il devient possible de voir en quoi ces cultures ont influé, linguistiquement et techniquement, sur les cultures issues des steppes, et c'est assurément un travail d'avenir. Il a été ébauché²¹, mais l'essentiel, au croisement de la linguistique et de l'archéologie, reste à faire.

16 Cf. J.P. Mallory - D.Y. Telegin, *The Anthropomorphic Stelae of the Ukraine: the Early Iconography of the Indo-Europeans*, JIES Monograph 11, Washington 1994.

17 Sur quoi J. Lichardus - M. Lichardus-Itten, avec G. Bailloud et J. Cauvin, *La Protohistoire de l'Europe. Le Néolithique et le Chalcolithique*, Paris 1985, 355-459, en part. 391-93, et 503-15; R.F. Hoddinot, *Les Thraces*, Paris 1990, tr. franç. par Cl. Sorel, de *The Thracians*, Londres 1989, 23-30.

18 J.P. Mallory, *In Search of the Indo-Europeans: Language, Archaeology and Myth*, Londres 1989, et les références à M.A. Gimbutas, ci-dessus, n. 12.

19 M.A. Gimbutas, *Remarks on the Ethnogenesis*, cit.; B. Sergent, *Les Indo-Européens*, cit., 398-426.

20 B. Sergent, *Les Indo-Européens*, cit., 426-31; et *Genèse de l'Inde*, Paris 1997.

21 Id., *op. cit.*, 181 (sur l'agriculture), 247 (sur le pain), 249-50 (sur les boissons), 267 (sur le tambour), 268-69 (sur les modes musicaux); E.J.W. Barber, *Prehistoric Textiles: the Development of Cloth in the Neolithic and Bronze Ages; with Special Reference to the Aegean*, Princeton 1991, sur le tissage et les vêtements.